



HAL
open science

Un relief de guerrier à Sfiré

Jean-Baptiste Yon

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Yon. Un relief de guerrier à Sfiré. BAAL - Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises, 2010, 14, pp.345-353. hal-04450672

HAL Id: hal-04450672

<https://cnrs.hal.science/hal-04450672>

Submitted on 14 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Un relief de guerrier à Sfiré », *BAAL* 14, 2010, p. 345-353.

Un relief de guerrier à Sfiré

JEAN BAPTISTE YON

Est publié ici un relief de personnage en habit militaire de tradition romaine découvert dans le sanctuaire de Sfiré par la mission de H. Kalayan dans les années 1960. Ce monument qui représente vraisemblablement une divinité est remarquable par son style assez maladroit et schématique. Il vient compléter les rares données en notre possession sur les cultes de Sfiré, données auxquelles on peut ajouter la grande inscription qui date la construction du grand temple de la fin du iii^e s. et dont on trouvera ici une version corrigée.

Quand on s'intéresse à la vie religieuse au Liban dans l'Antiquité, on ne peut manquer d'être frappé par la très grande dispersion de la documentation. La sculpture monumentale en particulier est assez rare, et l'on trouve surtout un nombre assez important de reliefs culturels de petites dimensions. Seuls quelques grands sites (Baalbek-Héliopolis principalement) font exception. Cette situation est en contraste avec celles de deux ensembles principaux, d'une part Palmyre et son territoire, dans la steppe syrienne, où l'iconographie religieuse est très riche, le Hauran d'autre part, où la documentation est également importante. Pour ne prendre que l'exemple du Liban Nord où les sites de temples sont nombreux (Qasr Naous, Bziza, Sfiré, ou

dans le Aakkar, Beit Djallouk (Maqam al-Rabb) et Akroum), il ne subsiste de l'Antiquité que quelques maigres fragments à Maqam al-Rabb. D'Arqa/Césarée du Liban, cité qui a donné naissance à un empereur, on ne connaît que des bribes de l'iconographie religieuse grâce aux monnaies, et le constat serait d'ailleurs en grande partie similaire pour Byblos. C'est dire si le relief publié ici est un témoignage important sur les cultes de Sfiré, sur laquelle la documentation, surtout épigraphique, n'est pas énorme (Yon 2009)¹. Son aspect hors du commun, le caractère très particulier du style pourraient faire soupçonner l'œuvre d'un faussaire moderne, ce qui n'est pas à exclure totalement, mais plusieurs arguments permettent de

croire qu'il s'agit bien d'un monument antique. La grande taille de l'objet et son poids (que Jean-Claude Bessac estime à environ 1,5 t) en sont un premier. Le caractère inédit de l'iconographie pourrait en être un autre et s'opposerait de même à ce qu'on pense à un faussaire travaillant pour mettre son œuvre sur le marché (il faudrait alors que la pièce appartienne à un ensemble bien défini pour avoir une valeur marchande).

Sur le site de Hosn Sfiré, à 1200 m d'altitude, dans la montagne à l'est de Tripoli, se trouve l'un des sanctuaires les mieux conservés au Liban (Krencker et Zschietzschmann 1938: 20-34; Aliquot 2009: 237-242). Trois temples ou bâtiments culturels (A, B et C) sont entourés de plusieurs autels et édicules, répartis sur plusieurs niveaux. Le bâtiment culturel C devant le grand temple est dédié à Aphrodite Ourania, comme l'apprend une inscription. Cette même déesse est appelée aussi *κυρία*, «maîtresse, Dame», selon un autre texte (voir Rey-Coquais 2009: 230). Le grand temple A, jamais achevé, était toujours en travaux à la fin du III^e s. Pas plus que pour le temple B, plus petit et plus ancien sans doute, mais très ruiné, on ne connaît le nom de la divinité (ou des divinités) à laquelle était dédié le grand temple. La découverte d'un autel dont on peut interpréter l'inscription comme une dédicace à Jupiter héliopolitain a parfois laissé supposer que ce dieu était vénéré dans l'un des deux temples, mais la lecture est suffisamment incertaine, pour qu'on en reste au stade de l'hypothèse. Un autre Zeus (de Bakathsafrein, localité située non loin de Sfiré) est aussi connu dans la région (Yon 2002 et 2009): ce grand dieu local pourrait être également celui du sanctuaire de Sfiré. Enfin, un autel découvert dans les années 1960 et publié récemment signale le culte en ces lieux d'une Fortune du Liban (*Τύχη Λιβάνου*), dont on ne connaît pas d'autres exemples (sur les divinités vénérés à Sfiré, voir Yon 2009 ainsi que, plus généralement, Aliquot 2009: 20, 150, 223-224, 237-242).

Un personnage en habit militaire

La sculpture est encore inédite, bien qu'elle ait été découverte dans les années 1960 lors des travaux effectués sur le site de Sfiré par l'ingénieur Haroutune

Kalayan, qui travaillait alors pour le compte de la Direction générale des Antiquités. Aucun rapport ancien ne le signale apparemment. La pierre se trouvait jusqu'au début de 2011 toujours sur le site, devant le temple B, entre l'escalier et l'autel qui fait face au temple (**Fig. 1**). Même si j'ai pu identifier la pierre sur le site, la seule documentation disponible pour la description est celle fournie par les photos anciennes. Je connais le relief grâce aux photos contenues dans le dossier de photos de l'époque de H. Kalayan, conservé dans les archives de la DGA. La pierre a été retournée, face sculptée contre le sol, sans doute dès l'époque de la découverte, ce qui explique qu'elle a pu subsister en bon état jusqu'à aujourd'hui, malgré la guerre civile et le caractère relativement isolé du site. Il s'agit d'un bloc calcaire mesurant (H. x l. x ép.) 192 x 77 x 56 cm, bien taillé à l'arrière. Le calcaire dur utilisé est local (mais ne provient pas nécessairement du site lui-même) et ressemble fort à celui avec lequel les temples et les monuments adjacents ont été construits.

Le personnage représenté en pied est immédiatement reconnaissable comme un guerrier, un soldat, qui emprunte tout ou partie de son équipement au légionnaire romain (**Fig. 2**). Il est tête nue, barbu: le visage lui-même est entièrement plat, à l'exception du nez, des yeux et de la bouche. Le nez est un triangle allongé en relief, au-dessous duquel une fente horizontale suffit à représenter la bouche, sans que les lèvres apparaissent nettement. Les yeux, en amande, sont délimités par une incision, autour de laquelle une sorte de bourrelet a été réservé. De part



Fig. 1- Au centre de l'image, le bloc sculpté retourné. Au second plan, le temple A (photo J.-B. Yon, 2009).



Fig. 2- Le monument au guerrier de Sfiré devant le temple B. Au second plan, restes de l'autel (photo DGA).

et d'autre de la tête, les oreilles débordent largement. Cheveux et barbe ont reçu un traitement extrêmement schématique et entourent sa tête à la manière d'une cagoule: ce sont de simples rainures plus ou moins parallèles, à l'exception de la pointe du menton où les rainures forment des triangles. Sous la barbe, le cou massif est barré d'un collier (torque) décoré d'un quadrillage de losanges: au centre, il s'élargit pour laisser la place à ce qui ressemble à un médaillon (**Fig. 3**). La signification de cet ornement est difficile à déterminer, mais on se retrouve dans une tradition qu'on peut faire remonter sans difficulté à l'âge du Bronze: voir par exemple les exemples rassemblés par Cl. Schaeffer (Schaeffer 1949: 49-120, pl. XVII-XXII) de ce qu'il appelle les «porteurs de torque».

Son unique vêtement est une tunique, qu'on interprétera vraisemblablement comme une cuirasse en cotte de mailles. Toutefois, l'encolure, large et laissant découverte une partie des épaules, paraît surprenante et mal pratique pour un objet d'un tel poids, en l'absence d'épaulières. En haut comme en bas du vêtement, un décor en dents de scie est le seul ornement visible d'après les photos. La même bordure marque l'extrémité de la manche gauche, au niveau du poignet et elle correspond aux renforcements qu'on attend normalement pour une cuirasse. Un baudrier disposé diagonalement descend de l'épaule droite, avec une boucle située juste au-dessous de l'épaule droite et qui permet le réglage en hauteur. Il supporte une épée large dont on voit principalement le fourreau décoré d'une sorte de croix en champlevé, qui correspond à un renforcement. Le pommeau,



Fig. 3- La tête et le haut du corps (photo DGA).

circulaire, est assez petit et la garde ne semble pas plus large que le fourreau. L'arme barre diagonalement le corps du personnage et elle est, de manière assez curieuse, en position très haute sur la poitrine. Comme le confirme M. Feugère, le baudrier correspond bien à ceux qui sont connus pour les fantassins du III^e s., ce qui peut donner une indication de date pour l'ensemble.

La main gauche, au bout du bras replié, tient le fourreau du glaive. Elle est posée au milieu du corps, juste sous la poitrine. Seuls quatre doigts de la main gauche sont représentés. Le pouce semble donc dissimulé par l'épée. Le bras droit à moitié replié tient une lance d'une taille correspondant à peu près à celle du personnage lui-même et qui repose à côté de ses pieds. La main droite, dont on distingue pourtant les doigts, et le haut de la lance sont les parties du relief qui ont le plus souffert. La partie en léger relief dans la partie haute de la lance représente vraisemblablement la pointe, avec flamme et nervure centrale (par ex. Feugère 1993: 166). Alternativement, on aurait pu

penser, moins vraisemblablement, à une enseigne dont la partie supérieure, en relief, aurait disparu. Il est peu probable pourtant qu'un objet ait été représenté dépassant largement du bord supérieur du relief.

La tunique s'achève, au-dessus des genoux, par une bordure avec le même type de décor en triangle signalé pour l'encolure, mais, au-dessus, au niveau à peu près de la taille, une sorte de bourrelet forme une large ceinture (**Fig. 4**). Au centre, on distingue ce qui serait la boucle du ceinturon (Feugère 1993: 148-150, avec une date qu'on peut fixer au III^e s.). Il est difficile de dire si les jambes sont nues ou couvertes, seules sont bien reconnaissables les chaussures, brodequins montant à la cheville. Elles ressemblent un peu aux calcei typiques des officiers romains (chaussure montante et fermée: Heuzey 1887: 815; Feugère 1993: 230, n° 10), mais il peut aussi s'agir de chaussures plus ouvertes, comme les caligae des soldats du rang. Les photos à ma disposition ne permettent pas de trancher. Les deux pieds plutôt courts sont posés sur une plinthe assez épaisse. À la différence des bras, on notera un souci du détail pour les jambes, dont le bas des cuisses et les genoux sont bien marqués par une protubérance circulaire.

Le relief est d'une manière générale assez profond, mais l'ensemble a un côté naïf et mal maîtrisé, malgré le souci vériste du détail (chaussures, glaive et son baudrier). En particulier, la tête, plate où dépasse seulement le nez, est disproportionnée quand on la compare aux jambes. Celles-ci sont trop courtes dans leur partie inférieure alors qu'on observe le contraire pour les avant-bras. Le tronc du personnage est beaucoup trop long et rectiligne. De même, le



Fig. 4- Le bas du corps et les pieds (photo DGA).

traitement de la barbe et des cheveux (rainures parallèles), l'absence de modelé des bras et de la main gauche (en très faible relief plat) accentuent l'impression de maladresse (**Fig. 5**).

Interprétation et hypothèses

En l'absence d'inscriptions, on en est réduit à l'analyse de l'iconographie pour ce qui est de l'interprétation d'ensemble. De plus, comme on l'a vu, le panthéon de Sfiré nous est pratiquement inconnu, à l'exception d'Aphrodite Ourania et de la Tyché («Fortune») du Liban, dont on aurait ici au mieux un parèdre. Cela n'est évidemment pas assuré et l'on pourrait douter de son caractère divin, en l'identifiant plutôt à un humain, dans ce cas un soldat, peut-être un dédicant au sanctuaire. Toutefois, un relief de cette importance serait assez étonnant pour un simple militaire, fût-il officier (voir pour un cas assez semblable, Seyrig 1971: 11-12 = 1985: 131-132). Sans argument définitif, il nous paraît donc plus probable d'y voir un être divin. Il appartiendrait dans ce cas au groupe des dieux en habits militaires, bien connu en Palmyrène par exemple ou plus généralement en Syrie centrale, dont Sfiré n'est pas très éloigné géographiquement (pour le Liban, Aliquot 2009: 182-187, avec d'autres exemples). On mettra évidemment en relation cette représentation avec les cultes des Ituréens, tels qu'ils apparaissent sur les monnaies des dynastes de Chalcis. Ainsi les Dioscures représentés sur une monnaie de Ptolémaïos de Chalcis ont la même posture, certes très courante (cf. Aliquot 2009: 183, fig. 79). Sous Antonin le Pieux, les monnaies d'Arca toute proche portent de même la figure d'un dieu armé d'une lance et d'un arc (Seyrig 1970: 97).

Du point de vue iconographique, on trouvera un bon parallèle dans l'Athéna de Zabadani (Gatier et Hammoud 2007), par la frontalité, la symétrie immobile du visage, la simplification des traits et des éléments physiques. L'influence «classique» semble à Sfiré plus présente dans la représentation vériste de l'armement et des chaussures. Un autre relief de dimensions plus réduites et récemment publié (Fani 2008: 265-267 et fig. 1, à Niha dans la Béqa') présente, parmi d'autres personnages et animaux,



Fig. 5- Le guerrier de Sfiré (photo DGA).

une Athéna du même type, dans une posture proche de celle du guerrier de Sfiré, debout, de face, avec une lance dans la main droite. Comme à Zabadani, il faut y voir «la main d'un artisan local peu marqué par l'art gréco-romain et travaillant pour un sanctuaire rural». Julien Aliquot me signale également un relief très fragmentaire arrivé très récemment au musée de Tartous (Syrie) en provenance de la montagne proche (sud du Jebel Ansariyé). Il représente lui aussi un homme debout, visiblement armé d'une épée, botté, et qui laisse pendre ce qui ressemble à un tête de méduse au bout de son bras droit. Le haut du corps est beaucoup plus mal conservé, mais l'encolure n'est pas très différente de celle de l'habit du guerrier de Sfiré.

Ailleurs au Proche-Orient, comme dans le Hauran, mais surtout dans la région de Homs, on trouverait

des personnages du même type, parfois sur des reliefs funéraires. Un bon exemple est conservé au musée national de Damas (Inv. 7862; voir Skupińska-Løvset 1999: pl. 25d et p. 182-183, avec datation à l'époque de Trajan). Dans une niche (typique des reliefs funéraires), le personnage de face est de même chaussé de gros brodequins et tient de sa main gauche une épée courte et large sur son ventre, à hauteur de sa taille. La représentation est par ailleurs moins stylisée ou schématique qu'à Sfiré, en particulier pour le vêtement ou le visage (mais les mains sont rendues assez maladroitement). La provenance de cette sculpture de basalte semble inconnue, mais elle évoque l'art de la région de Homs. Dans un autre domaine, mais dans une région proche, les stèles funéraires de soldats romains découvertes à Apamée (Balty 1987; Balty et Van Rengen 1993) figurent elles aussi des personnages debout en habit militaire. Autant qu'on puisse le voir, car certaines d'entre elles ont souffert du temps, les armes sont assez précisément sculptées, plus que les traits du visage. Comme à Sfiré, plusieurs des stèles d'Apamée sont assez schématiques, à l'exception justement de certains détails qui ont trait à la fonction précise du défunt (corps spécialisé dans l'armée). Il s'agit d'un trait commun à ce qu'on appelle l'art provincial romain. La présence du manteau est frappante, aussi bien pour le personnage du musée de Damas que pour les soldats d'Apamée, alors qu'il n'apparaît pas à Sfiré. Son absence pourrait expliquer l'encolure large de la tunique, qui habituellement serait dissimulée par le manteau.

Comme me le signale Jean-Claude Bessac, du point de vue technique, l'équipement rudimentaire et l'absence de maîtrise des proportions et des volumes de la sculpture plaident en faveur de l'intervention d'un sculpteur très occasionnel. Toutefois, l'auteur de la sculpture fait preuve d'une certaine expérience de la taille de pierre en utilisant les repères traditionnels, comme la plumée axiale et surtout en taillant sans les casser des détails fragiles, comme la lance du soldat. Il pourrait donc s'agir de l'œuvre d'un tailleur de pierre peu familier de la sculpture mais relativement compétent pour la taille de blocs appareillés.

Pour ce qui est de la date, l'équipement militaire permet apparemment (je remercie M. Feugère de ces précisions) de fixer la date de notre relief au *iii*e s. apr. J.-C., ce qu'on comparera au *i*er ou au *ii*e s. apr. J.-C. que P.-L. Gatier propose pour l'Athéna de Zabadani.

Cette date a l'intérêt d'assez bien correspondre avec les travaux du grand temple dans la seconde partie du iii^e s. (sur l'inscription datée du temple, voir *infra*).

Dans l'état actuel de nos connaissances, il paraît difficile de donner un nom à la divinité représentée qu'on pourrait peut-être assimiler à un Arès-Mars. Les parallèles possibles pour ce type de représentation de personnages armés à travers l'empire, jusqu'en Gaule, sont innombrables, et il serait un peu vain de les alléguer ici. Le style souvent maladroit, schématique (avec l'accent mis sur les traits caractéristiques, ici l'armement) et libéré des canons classiques appartient à ce qu'on définit souvent comme art provincial romain (par opposition à l'art des grands centres). Près de Sfiré, il faut sans doute renvoyer aux Dioscures arabes ou aux autres dieux armés (Shadrafa), tels qu'on les connaît à Palmyre et dans la steppe, sur le monnayage des souverains ituréens ou sur les monnaies d'Arca. La principale différence est évidemment l'absence de l'armement typique de la steppe (bouclier rond, arc), remplacé ici par les armes romaines. On peut supposer que comme les artistes palmyréniens copiaient les soldats de la milice qui accompagnaient les caravanes, l'artiste de Sfiré a pris pour modèle les exemples qu'il pouvait voir autour de lui. Le baudrier et l'épée prouvent ainsi qu'il en avait eu des exemplaires, sinon entre les mains, au moins à très grande proximité. La cuirasse semble moins réaliste. La date proposée ici explique peut-être qu'on ait affaire à ce qui est apparemment un personnage armé en fantassin, et non un cavalier ou un archer, type habituel des dieux militaires dans la tradition «arabe».

L'inscription du grand temple

La publication de ce document nouveau qui éclaire peut-être un peu plus sur les divinités vénérées à Sfiré me permet de revenir sur l'inscription du grand temple pour laquelle un lapsus malheureux m'avait conduit à une interprétation erronée de la partie concernant la quantité de pierre utilisée (Yon 2009: 199-201, pour l'établissement du texte). Je redonne donc le texte ci-dessous avec la traduction modifiée (pour les chiffres qui signalent la quantité de pierre) et une discussion sur quelques points précis (Fig. 6):

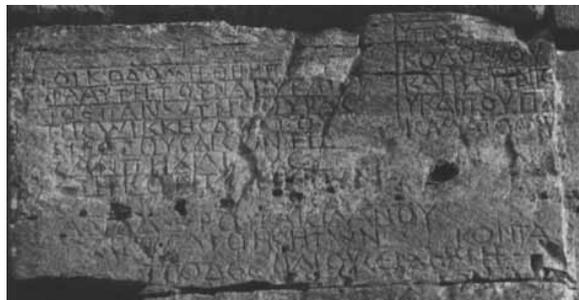


Fig. 6- L'inscription sur le mur nord (face externe) du temple A (photo H. Kalayan, dossier donné par J.-P. Rey-Coquais).

Οικοδομήθη ἡ πλευρὰ αὐτῆ τοῦ ναοῦ καὶ τὸ ἐπάνω τῆς θύρας | τῆς (μ)ικκῆς διὰ τοῦ | εἰς ἔτους αἰς ὤνησαν πῆ(χεις) χιλίους | ἐξήκοντα, [Αρ]ιστων|ᾶ, Διοδώρου καὶ Σιλανοῦ διοικητῶν. πόδες χιλίους ἑβδομήκοντα.

«Cette aile du temple et ce qui surmonte la petite porte ont été construits, au cours de l'année 595 (283-284 apr. J.-C.), pour lesquels on avait besoin de 1060 coudées (de pierre), Aristónas (?), Diodóros et Silanos, administrateurs; 1070 pieds.»

La fin de la dernière ligne (κοντα) est gravée dans le prolongement de la ligne précédente. Un second texte est gravé à droite, séparé du premier par un trait vertical:

Ἰπὸ Γα[ίου οἰ]κοδόμου | καὶ Βεννί[ο]υ καὶ Πουπ[λ]ίου λατόμων.

«Sous Gaios, constructeur, et Vennius et Publius, tailleurs de pierre.»

On distingue les lignes de réglure, sauf pour la dernière ligne du second texte et les deux dernières lignes du premier: celles-ci sont plus longues, comme l'antépénultième, sans doute parce qu'elles n'ont pas eu à tenir compte de la place réservée au second texte. On peut d'ailleurs supposer que cette partie (à partir d'[Αρ]ιστων|ᾶ ?) de l'inscription a été gravée dans un second temps et ajoutée à un moment ultérieur.

La première chose qu'apporte cette rectification de traduction est de réduire de manière substantielle la différence entre les deux longueurs mentionnées dans le texte. La différence n'est que de dix unités (soit 1% environ du total). La question de l'interprétation de ces deux chiffres reste pourtant posée. On sait qu'il n'y a pas de définition stricte des unités de mesures, commune à tout le monde antique: le pied attique

vaut 30,8 cm, le pied romain 29,56 cm, la coudée attique 46,20 cm, la coudée romaine 44,36 (voir Hultsch 1882: 698-700, tableaux récapitulatifs). Si l'on se réfère aux mesures égyptiennes (romaines philétairiques), le pied vaut 35 cm et la coudée 52,5 cm (Hultsch 1882: 613). Une coudée vaut donc 1,5 pied.

La différence implique donc qu'il ne peut s'agir à Sfiré de la même mesure donnée avec deux unités différentes. Πή pourrait être la particule qui signifie «en quelque manière, d'une manière quelconque» et non l'abréviation de πή(χεις) «coudées». On aurait prévu à peu près 1060 pieds de matériau et 1070 auraient été utilisés. Dix pieds correspondent à environ 3 m, c'est-à-dire la longueur des blocs les plus grands utilisés pour le temple. Une différence d'un seul bloc était peut-être un événement suffisamment rare pour qu'on le commémore. Aussi séduisante que soit cette interprétation, l'inconvénient est que je ne connais pas de parallèles où la particule, courante dans la littérature grecque, serait employée avec un chiffre dans ce sens d'«à peu près». À cette nuance près, elle permettrait de résoudre cette question irritante de double mesure. Une solution alternative serait de voir dans la mesure en pieds un chiffre se rapportant à tout autre chose.

On peut ajouter comme élément supplémentaire que 1060 coudées correspondraient grosso modo à 477 m linéaires de pierre (coudées de 0,45 m), et 1070 pieds à 321 m (pieds de 0,30 m). Le grand côté du temple (qui pourrait correspondre à l'aile mentionnée dans le texte, avec la petite porte de l'ante) mesure environ 25 m, ce qui fait qu'on aurait de quoi construire une dizaine d'assises (en pieds) ou un peu moins de vingt (en coudées), sans tenir compte de ce qu'il fallait utiliser pour la «petite porte», ni d'éventuels retours à l'arrière ou à l'avant du temple. Il reste actuellement huit assises au temple, qui n'a d'ailleurs sans doute jamais été terminé.

Cette inscription, l'une des plus récente de la montagne libanaise pour un temple païen, renseigne donc sur un stade transitoire de la construction, ce qui peut expliquer les incertitudes, et l'ajout éventuel des dernières lignes.

Notes

1- Je remercie la Direction générale des Antiquités de m'avoir donné accès à cette riche documentation iconographique, puis de m'avoir autorisé à publier ce monument exceptionnel. Julien Aliquot (CNRS, Lyon), Jean-Claude Bessac (CNRS, Lattes), Michel Feugère (CNRS, Lattes), Pierre-Louis Gatier (CNRS, Lyon), Catherine Saliou (Université Paris 8) ont relu cet article et m'ont fait profiter de leurs compétences dans divers domaines. Qu'ils en soient remerciés.

Bibliographie

Aliquot, J. 2009. *La vie religieuse au Liban sous l'empire romain*, Bibliothèque archéologique et historique 189, Presses de l'IFPO: Beyrouth.

Balty, J.-Ch. 1987. Apamée (1986): Nouvelles données sur l'armée romaine d'Orient et les raids sassanides au milieu du III^e siècle, *CRAI*: 213-241.

Balty, J.-Ch. – Van Rengen, W. 1993. *Apamée de Syrie. Quartiers d'hiver de la II^e Légion Parthique. Monuments funéraires de la nécropole militaire*, VUBPress: Bruxelles.

Fani, Z. 2008. Trois nouveaux exemples de banqueteurs, *BAAL* 12: 265-272.

Feugère, M. 1993. *Les armes des Romains*, Errance: Paris.

Gatier, P.-L. – Hammoud, M. 2007. L'Athéna de Zebdani, *Syria* 84: 309-312.

Heuzey, L. 1887. Calceus, in: Ch. Daremberg et E. Saglio (Eds), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, I, 2, Hachette: Paris: 815-820.

Hultsch, Fr. 1882. *Griechische und römische Metrologie*, Zweite Bearbeitung, Weidmann: Berlin.

Krencker, D. – Zschietzschmann, W. 1938. *Römische Tempel in Syrien* (2 vol.), Denkmäler antiker Architektur 5, De Gruyter: Berlin.

Rey-Coquais, J.-P. 2009. Divinités féminines du Liban, *Topoi* 16: 225-239.

Schaeffer, Cl. 1949. Ugaritica II, *Nouvelles études relatives aux découvertes de Ras Shamra*, Bibliothèque archéologique et historique 47, Geuthner: Paris

Seyrig, H. 1970. AS 89, Les dieux armés et les Arabes en Syrie, *Syria* 47: 77-112.

_____ **1971.** Une statue cuirassée, *BMB* 24: 11-12 (= Seyrig 1985: 131-134).

_____ **1985.** *Scripta varia*, Bibliothèque archéologique et historique 125, Geuthner: Paris.

Skupińska-Løvset, I. 1999. *Portraiture in Roman Syria. A Study in Social and Regional Differentiation within the Art of Portraiture*, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego: Łódz.

Yon, J.-B. 2002. Un ex-voto inscrit de la montagne libanaise, *BAAL* 6: 325-328.

Yon, J.-B. 2009. Les inscriptions de Hosn Sfiré, *Topoi* 16: 189-206.